

tre & pontife, l'attaque, réfute les raisons de Balbus, n'appuie la religion que sur la tradition des anciens & sur l'autorité des loix. A la fin de ses livres *sur la divination*, Cicéron accuse encore les philosophes d'en être les protecteurs, il les rend responsables de la vaine terreur & des folies du vulgaire. L'Empereur Julien & les autres philosophes de son tems, ont soutenu la théurgie, la magie, la divination, les fables & les absurdités du paganisme; on peut même dire qu'ils les ont ressuscitées, le christianisme les aiant presqu'anéanties. *Le christianisme*, dit le déiste que nous venons de citer, *tira des ténèbres, & confirma par l'autorité divine, tout ce qu'il y avoit de bon & d'utile dans la doctrine des philosophes; il prescrivit à ses sectateurs toutes les vertus & tout ce qui pouvoit sanctifier les mœurs. Le paganisme demeura sans force & sans vigueur; il n'en resta que la lie & de quoi fournir un triomphe aisé aux Peres de l'Eglise.*

Le détail des erreurs & des vices des nations anciennes qui ont été réputées les plus sages, doivent nous empêcher d'être surpris de l'aveuglement & de la corruption encore plus déplorable des peuples modernes qui n'ont point été éclairés du flambeau de la révélation. M^r. B. fait un tableau réellement touchant, propre à exciter une commiseration sincère, de la croiance & des usages de ces peuples infortunés. Il en tire cette conclusion aussi évidente par les faits dont